

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

## POLITIQUE, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Volume 13.

MONTREAL, VENDREDI 10 MAI 1850.

No. 6 8

### MÉLANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, VENDREDI, 10 MAI 1850.

#### Quelques mots à Monsieur B. du Comité de H.

Préoccupé par des matières plus intéressantes dont nous avons à cœur d'alimenter notre feuille, nous avons omis de mentionner une correspondance de Monsieur B. du Comité de H., qui a paru dans l'*Evening* de samedi dernier. Cet écrit, qui a pour titre "Les Dimes", ne se fait pas remarquer par l'impudence sans voile ni par les sales immondices qui ont souillé quelques uns des précédents écrits du même individu. Cette fois, sa production ne se distingue que par un froid cynisme et une sorte de ricardisme sardonique. Il demande l'abolition des dimes pour un grand nombre de raisons, dont la plus forte est évidemment le désir qu'il éprouve de voir l'abaissement d'une classe d'hommes qui, en 37 et 38, commirent le crime de ne pas faire les mêmes sottises que lui. Pour parvenir à son but, il emploie cette tactique démoralisatrice qu'on toujours suivie depuis le 18e siècle, les démagogues et ceux qui ont voulu atteindre une fin criminelle, en la voilant sous le spécieux prétexte de l'amour de leurs semblables. Si nous avions à donner à l'écrivain en question un nom qui qualifiât la marchandise, à défaut d'autre dénomination, nous appellerions cela du *canonnet*.

C'est dire assez que nous nous croyons dispensés de répondre en détail à monsieur B. — Au reste, sans défendre la dime, comme il le dit, *par fis et mafis*, nous avons écrit nous-mêmes ou publié des écrits de certains citoyens sur ce sujet. Nous y référons nos lecteurs.

En prenant congé de Monsieur B., nous pourrions peut-être lui adresser, comme à bien d'autres, ces lignes du chansonnier :

Sur les vertus passons l'éponge,  
Mais si l'on venait à dimer  
Sans l'imposition et le mensonge,  
On pourrait bien vous appeler  
Maudit est votre grand affaire,  
Qu'on base l'impos sur ce point ;  
On ne vous approuvera guère,  
Et vous ne votés en plaidant point.

#### Aux Jeunes Gens.

Des que les plumes de l'automne ont amoili la terre, le laborieux conduit le long des champs le soc aigü de la charrue, et sa main répond sur les sillons qu'il a tracés le grain qui doit lui fournir plus tard des moissons abondantes.

Le temps des semailles, c'est la saison de l'espérance et de l'attente. Une pluie qui attendit le sol, un rayon de soleil qui le réchauffe, une nuit qui le rafraichit, quelques flocons de neige qui le couvrent d'un léger voile blanc, c'est assez pour éveiller la confiance dans l'âme du laborieux.

Il est aussi dans la vie une saison où l'homme jette les germes que le temps doit mûrir, et d'où sortent plus tard des épis pleins de grain. A cet âge tout est joie, confiance et désir dans l'âme. Tel on voit, par une belle matinée de printemps, l'oiseau dont l'aile a frémi sous le premier rayon de l'aurore, s'agiter sur la branche, et répondre sous le feuillage ses amours et ses chants; tel on voit le jeune homme avide d'espérance; s'agiter jusqu'à ce qu'il ait trouvé un objet où se per ses desirs impuents, et pour par avance de tout le bonheur que lui promet l'avenir.

La vie flatte, vague et légère, comme un nuage doré au-dessus de sa tête; et son âme, tout occupée à espérer, n'a point de pas ou de nuage la foudre qu'il cache, et les orages qu'il recèle.

Oh! qui me rendra les jours de mon adolescence! 1 alors que j'avais tout ce que enrichit la vie: un long avenir devant moi, de fraîches illusions, des affections calmes et pures, de gracieuses espérances qui jouaient avec mon cœur; et, par-dessus tout cela, les fondresses de ma mère qui pleuvaient sur moi chaque matin comme une rosée, et les conseils fortifiés d'un père qui se fatiguait pour me donner un peu d'aisance et de repos?

Qui me rendra les jours que j'ai perdus, les germes que j'ai déversés, les fleurs que j'ai flétries, les fruits que j'ai dévorés, avant qu'ils fussent mûrs, les espérances que j'ai trahies, tous les trésors que j'ai dissipés?

O vous, qui êtes encore riches de jeunesse et d'avenir, écoutez la voix d'un homme qui fut jeune comme vous, et ne préparez pas à votre âge d'inutiles regrets pour un âge plus avancé.

A votre âge, jeunes gens, on peut tout, parce qu'on peut tout vouloir; on est fort, parce qu'on peut tout espérer; on est riche, parce qu'on peut tout tenter, tout attendre. Vous avez tout ce que vous croyez avoir. A votre âge, travailler c'est acquiescer; agir, c'est gagner; penser, c'est s'enrichir; désirer, c'est tendre vers le but; vouloir, c'est l'atteindre.

Ne dites pas que vous êtes faibles, pauvres et impuissants. Vous serez faibles, quand votre cœur se sera fatigué à lutter contre les passions, ou aura été subjugué par elles. Vous serez pauvres, quand vous aurez donné à de faux amis, ou à des femmes sans pudeur, toute la substance de votre âme. Vous serez impuissants, quand votre intelligence aura perdu sa vigueur et sa force dans la consommation factice du monde, et que l'espérance ne pourra plus trouver en votre cœur un lieu où se poser.

Mais maintenant vous êtes riches, car vous avez l'avenir. Vous êtes forts, car vous n'avez pas encore été vaincus. Vous êtes puissants, car vous pouvez espérer. Poussez vers un but noble et saint ces desirs que vous dépeuprez inutilement, et qui vous appauvrirent; et vous verrez bientôt tout ce qu'un cœur de jeune homme renferme de trésors.

Si Dieu vous a donné l'intelligence, livrez-vous à la recherche du vrai, ou à la contemplation du beau. Le domaine de la science est infini; et la plus noble profession est celle de l'homme qui distribue la vérité à ses semblables, et qui les rapproche de Dieu, en les élevant. Si vous sentez votre cœur s'égarer pour embriasser de vaines choses, ou s'attacher à la vue de l'infortuné

et du malheur, marchez dans le sens de votre nature. Une voie infinie est ouverte devant vous. Partout et toujours vous trouverez des pauvres à secourir, des malheureux à consoler, des faibles à fortifier, des blessures à guérir. Une belle récompense vous attend ici-bas, car rien n'est doux comme de faire le bien; et les bénédictions de ceux que vous aurez consolés vous porteront au ciel comme d'elles-mêmes.

Si vous êtes riches, vous avez des frères qui n'ont ni pain pour se nourrir, ni vêtements pour se couvrir, ni toit pour s'abriter, ni feu pour se réchauffer. Il y a des enfants qui n'ont point de père, des femmes qui n'ont plus de mari dont le travail puisse leur fournir les choses nécessaires à la vie, des vieillards qui n'ont point d'enfants, des familles sans soutien, sans espérance.

Oh! qu'il est doux d'être riche quand le pauvre vous tend la main, quand la mère vient implorer votre compassion pour son enfant malade, quand l'orphelin vient vous prier de lui servir de père! Comparez les ineffables jouissances de la charité avec ces plaisirs trompeurs qui vous distraient un moment, et ne vous laissent ensuite que le remords et l'ennui.

Si vous n'avez d'autre richesse que le temps, ne vous découragez pas; car avec le temps et la patience, on peut tout faire et tout acquiescer. Soyez avares de l'unique trésor que vous possédez, et ne le dépensez point dans les inutilités d'une vie frivole et mondaine.

N'avez pas le monde, ce qui est dans le monde; car les misères dont il est plein appauvrissent le cœur, et en déléssent tous les sentiments. Rien n'est aussi dangereux que le monde à votre âge, parce que le mal qu'il cause est insensible et caché, et qu'il attaque de préférence les germes du bien que Dieu a déposés en vous. Il conserve l'apparence du bien, et en rongé la substance; ne laissant au cœur qu'il a vidé que les déceptions de la vanité et les illusions de l'orgueil.

Le monde, ce n'est ni avec ni cela en particulier; mais c'est tout ce qui vous amuse, tout ce qui vous distrait. C'est ce qui amoili le caractère, ce qui affaiblit la volonté, ce qui énoisse l'intelligence, ce qui vous arrête ou vous retarde dans la poursuite du bien ou dans la recherche du vrai, ce qui vous rend le bien plus difficile et l'action plus pénible.

Lorsque, restant chez vous le soir, vous trouvez votre imagination toute peuplée d'images agréables ou d'inutiles souvenirs; lorsque votre cœur laisse errer sur vos lèvres les paroles de la prière, sans chercher à en savourer le sens; lorsque votre esprit est incapable de s'élever à une pensée grave et sérieuse; lorsque les bons desirs de votre âme sont atténués, et que vous ne sentez plus en vous ces élancements vers le bien, cette ardeur de volonté, cette témérité d'espérance qu'on éprouve à votre âge; c'est que le monde était aux lieux d'où vous sortez; et vous l'avez emporté avec vous.

Le monde, ce sont ces lieux où s'agitent toutes les petites passions qui diminuent le caractère et déléssent le cœur; ces lieux où l'on réussit, non par ce qu'on est, mais par ce qu'on paraît ou l'on plaît, non par le bien, mais par le mal qui est en nous; par la vanité, par le mensonge, par l'artifice et la dissimulation. Ce sont ces lieux où tout ce qui est grand doit se rapetisser; où ce qui est noble et sévère doit s'effacer et se dissimuler, afin que la médiocrité trienne en paix le sceptre qu'elle y a usurpé. Ce sont ces lieux où l'on ne regarde et où l'on n'admire que ce qui est extérieur dans l'homme; la fortune, la noblesse, le luxe et la magnificence des habits, la possession de quatre millions; et où presque toujours l'Empire n'est un titre de considération. CHARLES SAINT-FOI.  
(Le Livre des Peuples et des Rois.)

#### BULLETIN.

Les Correspondants des feuilles annexionistes de New-York. — Procès criminels à Perth. — M. Merritt et le Comité de Lincoln. — Nouvelles de l'étranger.

Les correspondants Canadiens des feuilles annexionistes de New-York nous ont déjà fourni l'occasion de faire ressortir les étranges statistiques qu'ils donnent de la province; et des prétendus mouvements politiques qu'ils mettent sans scrupule sur le compte de ses habitants, à leur insu, et comme ne le ferait pas mieux un contour des mille et une nuits. Les citoyens de l'Union qui ont appris que l'on manifeste en Canada un vif désir de le voir s'annexer au plus tôt avec la grande république, sont en état, dès aujourd'hui, d'apprécier cette prétention comme elle mérite de l'être. Lorsqu'on veut imposer à un peuple une forme de gouvernement qu'il ne souhaite pas, on ne le consulte point; il suffit d'affirmer qu'il la demande. Mais l'effet d'un tel expédient est manqué du moment que d'autres se permettent d'abuser de la recette. C'est ainsi que l'assertion des correspondants annexionistes est exploitée par les indépendants qui, eux, ne supposent pas que le peuple du Canada ait le goût de l'annexion, mais veulent simplement faire croire qu'il aspire à l'indépendance. La première nouvelle en est parvenue ici par la voie du *New-York Tribune* auquel un écrivain de cette ville adresse le passage qui suit, intercalé dans son épitre :

"La province entière est si déplorablement pauvre, et il y a si faible perspective d'amélioration quelconque tant que durera le régime colonial, qu'il n'est besoin que d'une légère excitation pour soulever le pays. Si, par exemple, le colonel Prince était homme à prendre le titre de chef, à se porter sur l'arène comme champion de l'indépendance, et à garantir la coopération d'un Gouvernement provisoire, l'affaire serait réglée sous un mois, avec ou sans une légère effusion de sang."

Le *Pilot* a paru attribuer au *Herald* la solidarité de ce langage, et le *Herald* l'a désavoué sans hésitation, en protestant, d'ailleurs, de la détermination du parti annexioniste de ne recourir qu'à des moyens strictement paisibles et légaux pour obtenir l'annexion. Mais, s'il y a quelqu'un en Canada dont les tentatives en faveur de l'indépendance devraient surprendre au dernier point, ce serait assurément le colonel Prince. Les raisons n'en sont ignorées de per-sonne.

Le procès des notaires dans l'émeute de septembre 1849, à Bytown, (procès que le *Herald*

appelle une affaire politique, comme s'il existait une politique qui autorisât la destruction des propriétés et le massacre des citoyens!) a eu lieu dernièrement à Perth; et une feuille supplémentaire du *Packet* de Bytown, à la date du 6 courant, en fournit une assez longue narration. Les inculpés, au nombre de cinq, étaient: Michael Slaven, Michael O'Kelley, Terence Murphy, Pierre Gravel, jeune, et Michael Fitzgerald, prévenus de meurtre sur la personne du nommé Bothwick qui, atteint d'un coup de feu tiré d'un groupe d'assailants dont les accensés fessaient partie le 17 septembre dernier, était mort des suites de sa blessure. On se rappelle que la circonstance qui avait motivé cette agression du parti soi-disant réformiste, était une adresse à lord Elgin, que les citoyens de Bytown allaient préparer au sein d'une assemblée publique qu'ils avaient formée pour cet objet, et que le prétexte de la querelle avait été la nomination d'un président à cette réunion.

Les accusés avaient deux défenseurs, MM. Lees et Radenhurst, et vingt-deux témoins ont déposé de part et d'autre. Le jury d'instruction a rendu un verdict d'acquiescement; sur quoi le juge Burus, qui tenait l'audience, lui observa qu'il avait "peut-être jugé correctement." Les accusés recouvrèrent la liberté après avoir été admonestés par le juge.

La réélection du nouveau commissaire en chef des Travaux Publics, M. Merritt, a eu lieu le 4 à Lincoln, par acclamation. Cette élection eût été sans doute contestée s'il se fût trouvé dans le comté de Lincoln deux ou trois personnages capables de donner une réputation des *incidents* qui ont signalé le triomphe des deux derniers élus des comtés de Halton et de Sherbrooke. Mais la nombre des agitateurs est limité comme leur puissance. M. Merritt a saisi cette occasion pour éclairer ses constituants sur la marche et les principes de l'administration, et il l'a fait avec succès. Ce qui suit est un précis de la partie de son discours qui avait rapport à cet objet.

"Il existe dans le Haut-Canada un mécontentement qui a pour causes telle ou telle nomination ou telle ou telle mesure; mais l'état de gêne où se trouve le pays en est, selon lui (M. Merritt) la véritable cause. Cette absence de prospérité peut être attribuée en grande partie à la création d'une dette publique de quatre millions, encourue et appropriée sans discernement (avant l'avènement au pouvoir des ministres actuels). On a cru longtemps que l'augmentation de cette dette avait été la suite de l'ancien système d'administration irresponsable; cependant le gouvernement responsable n'y a pas remédié. Dans l'état de New-York, le peuple a souffert des mêmes inconvénients, mais il y a mis un terme, en interdisant à son gouvernement la faculté de contracter de nouvelles dettes; ce qui a dispensé d'avoir recours à une taxe directe pour y satisfaire. Par l'effet de ce procédé, l'Etat sera libéré de tous ses engagements en 1866. Jamais mesure financière ne fut plus sensée. Une autre cause de ce défaut de prospérité de la province, est la loi anglaise des céréales de 1845, qui a enlevé toute protection aux grains de la colonie. Il (M. Merritt) est convaincu que l'unique moyen de contenter le pays est d'obtenir l'admission libre des produits du Canada sur les marchés américains. Il n'a jamais réclamé la protection de l'Angleterre à cet égard; il a toujours été favorable à la réciprocité. La Grande-Bretagne avait le droit de rappeler sa loi des céréales; — il eût été absurde de lui demander le maintien de droits élevés sur les froments pour affamer son peuple à notre bénéfice. Mais il pensait que l'Angleterre avait fait un tort grave à la colonie en adoptant une loi permettant l'entrée libre des produits d'Amérique sans insister sur l'admission dans les Etats-Unis des productions coloniales, à des termes égaux. La présente administration de la province a fait tous les efforts possibles pour remédier au mécontentement qui est résulté de l'abolition de la loi des céréales. Ils (les ministres) se sont efforcés de faire adopter le projet de loi de réciprocité avec les Etats-Unis, — et il espérait avec confiance que leurs négociations seraient avant longtemps couronnées de succès. L'administration était anxieuse de faire tout en elle dans l'intérêt de la prospérité de la province, et les mesures qu'elle proposera dans le cours de la session qui approche, tendront à effectuer tout ce que l'on peut faire pour atteindre ce résultat. L'on devait ne pas oublier que le ministère a de grandes difficultés à vaincre, et a droit à ce que l'on prenne patience. Le gouvernement constitutionnel opère librement et avec plénitude. Nous avons un contrôle absolu sur nos propres affaires. Le pouvoir émane du peuple, et si aucune chose dans l'administration lui répugne, il peut la congédier."

"On a donné circulation à l'idée que le gouvernement était opposé au retranchement. Si cela avait été vrai, lui (M. Merritt) aurait résigné sa charge. Il était fondé à dire, de l'avis même du gouvernement, que, dès le commencement de la session prochaine, on demanderait la formation d'un comité spécial qui serait composé de Tories, de Réformistes et de

"Clear Grits" (les réformistes *fine fleur*) comme on les appelle, pour prendre en considération chacune des branches du service public, et faire rapport quant au mode d'effectuer des réductions. Les ministres ont dû remarquer que lord John Russell avait procédé dans cette voie en Angleterre; mais il (M. Merritt) était en mesure d'assurer que le gouvernement provincial avait songé longtemps auparavant à ces réformes."

Les vœux énoncés dans cette allocution du représentant de Lincoln sont évidemment de nature à satisfaire ceux qui, du rôle de mécontents, passeraient à celui de *difficiles*. Nous ne croyons pas nécessaire d'ajouter à ce résumé les réflexions de M. Merritt sur les nombreux désavantages qui résulteraient pour nous d'une annexion aux Etats voisins; le public est en état de juger du mérite de la thèse contraire; et il sera toujours temps d'y revenir.

Les derniers arrivages d'Angleterre nous ont apporté la nouvelle déjà répandue de deux ou trois défaits du Cabinet sur des points d'importance mineure. Les trois questions qui ont successivement amené ce résultat, ont été: 1° un amendement au budget de la marine, combattu par les ministres; 2° La proposition d'abolir le *window tax*, dont le rapport est de près de deux millions de livres sterling; lord Dancon proposant de la retrancher afin de supprimer l'escadre anglaise sur les mers d'Afrique; 3° Un amendement par lequel on proposait d'élever la juridiction des cours de comtés de £20 à £50, et auquel le gouvernement était opposé.

En France, les partis sont dans une espèce d'attente, se surveillant les uns les autres, afin de mettre à profit les éventualités qui pourraient naître des flux mouvements qui se raient tentés par les uns ou les autres. Le Napoléon, organe du Président de la République, invite "les esprits judicieux et les hommes intelligents de tous les partis" à étudier la constitution, et à indiquer quels articles auraient besoin d'être modifiés, déclarant aussi que dans le cas où les prochaines élections auraient un dénouement semblable à celles du 10 mars, qui ont procuré le triomphe de trois candidats socialistes, il serait nécessaire de réviser la constitution. Le gouvernement persévère dans son rigoureux système de répression envers les journaux. L'Assemblée nationale s'est occupée, une semaine durant, d'une loi électorale tendant à la suppression des clubs. Il y a dans Paris un effectif de plus de soixante mille hommes de troupes réglées. On se repose sur l'intrépidité et les talents militaires du Général Changarnier pour la protection de la société contre les troubles qui la menacent.

#### Affaire Gorham.

L'Evêque d'Exeter en a appelé à la Cour du Banc de la Reine contre les décisions précédentes en faveur du ministre Gorham.

Les Evêques de Bath et de Wells se sont aussi prononcés fortement contre Gorham; et l'Evêque de Londres a annoncé l'intention de travailler à l'établissement d'une Cour d'appel pour décider toutes les questions de fausse doctrine. Pauvre protestantisme, qui se débat en vain dans les agonies de la mort!

Cinq cents hommes sont employés à la construction du chemin de fer à travers l'Isthme de Panama.

Le Vendredi Saint, un vaste incendie a réduit en cendres l'un des plus beaux quartiers de Mexico.

#### Correspondance Lyonnaise.

Lyon, 16 avril, 1850.

M. l'éditeur.

Quand certain ennemi, après avoir fait de vains et inutiles efforts pour prendre une citadelle vaillamment défendue, voit qu'il ne pourra la prendre d'assaut malgré la bravoure de ses soldats, il prend un moyen plus lent, plus sûr, mais plus terrible. Il creuse de sombres galeries sous la terre jusqu'aux pieds des fondations, et quand il a pu être arrivé là sans grande inquiétude, il roule quelques barils de poudre jusque dans les murailles, y met le feu, et bientôt après la forteresse saute soudainement avec un fracas épouvantable laissant les assiégés plongés dans la consternation, le sang et la mort. Et à la faveur de cette ruse sournoisement terrible, il pénètre dans la citadelle bouleversée, semant la mort sur tous ses pas et s'emparant de tout ce qu'il trouve sous sa main...

Nos démagogues, ces terribles Vandales du XIXe siècle, ces héros de barricades, ces ennemis de tout ordre social, lassés d'avoir fait des efforts désespérés, découragés par

l'insuccès de leurs tristes émeutes, effrayés de la vaillance et de l'héroïque discipline de nos soldats, ont, eux aussi, adopté un moyen plus lent, mais sans doute infaillible. Ils savent la société sans fondements, corrompue tout ce qui peut être corrompu, séduisent une multitude ignorante, dressent leurs batteries et à un signal donné, sans que les plus clairvoyants s'en aperçoivent, ils s'emparent de la société française par la surprise, et au milieu de cette éruption mille fois pire que le Vésuve ou l'Etna, ils profitent de la consternation générale et de la surprise universelle pour semer la désolation et la mort sur tous leurs pas et plonger notre pauvre patrie dans un chaos épouvantable...

Ce temps affreusement néfaste est il encore éloigné de nous ou bien en est-il plus près que nous ne le pensons? Dieu seul le sait. Ce que nous savons, nous, c'est que les montagnards de l'Assemblée et de dehors cherchent toutes les occasions d'agiter et d'exciter les passions populaires. Nous sommes revenus à la veille du 13 juin. Un orateur rouge est chargé du rôle de Ledru Rollin, l'armée est provoquée à l'indiscipline par toutes les flatteries et toutes les promesses fallacieuses possibles, tout un système évident est organisé pour propager la peur; enfin les violences et les menaces qui au sein de l'Assemblée soulèvent des tempêtes parlementaires, tout cela n'est-il pas autant d'indices que de bien mauvais jours sont sur le point de sonner...

Où, il est de plus en plus évident que nous approchons tous les jours de la crise redoutable que le pouvoir a évitée plus encore par la force de l'inertie que par l'habileté de la direction. Le socialisme, ainsi que la vague qui monte et roule toujours, envahit la plus en plus toutes les classes de la société; comprimé par la force dans les villes, il fait de rapides progrès dans les campagnes. La du moins, libre dans ses allures, à l'abri des poursuites d'une police vigilante, il marche fièrement, étendant chaque jour ses ravages. C'est à l'aide des plus fautes passions que nos futurs réformateurs préparent leur avènement. Ils prêchent les plus fausses doctrines, propres à égarer sans coup férir les ignorants et à exalter les esprits déjà portés au mal. Après avoir annoncé à l'ouvrier des villes l'abolition du salaire et du capital, ils proclament aux fermiers et aux vigneron leur affranchissement prochain des droits excessifs et injustes des propriétaires. Aux petits propriétaires, ils promettent l'abolition des impôts et des charges si injurieusement réparties jusqu'ici en faveur des grands propriétaires. Flattant incessamment l'envie et la jalousie de chacun, ils trouvent un écho dans le cœur de tous et gagnent la sympathie des masses, sympathie qui, à un moment donné, se trahit par des votes. Avec de tels moyens, les succès peuvent-ils être incertains? Encore un peu de temps, et ces doctrines empoisonnées arriveront indubitablement à leurs conséquences nécessaires; c'est logique. Et la France alors ne sera plus qu'une vaste arène où la lutte de la force brutale s'engagera. Toutes les classes d'hommes, toutes les catégories seront armées les unes contre les autres, et des combats acharnés se livreront. La mort et la dévastation régneront en souverains. Et qui peut dire quelle sera la fin de si grands désastres?...

Un de nos écrivains les plus distingués, homme religieux et courageusement énergique, M. Louis Veuillot, a fait paraître un ouvrage plein d'actualité, d'apropos et de vérité. Cet ouvrage est intitulé: *Le lendemain de la victoire*. L'auteur parle comme s'il avait en une vision de ce que feraient les êtres qu'il montre à ses lecteurs une fois parvenus aux honneurs suprêmes. Cette vision, qui ne l'a pas enu? Qui n'a entrevu par la pensée le lendemain de la victoire du socialisme sur la société, le pouvoir renversé pour faire place non pas à un autre pouvoir, mais à l'avènement de l'archi-anarchie, les lois humaines déchirées après que la loi divine a été effacée des cœurs, toutes les passions cruelles et brutales déchaînées, toutes les fureurs aujourd'hui mal contenues éclatant à la fois, fureurs contre l'esquelles ni la religion, ni la propriété, ni la famille, ni l'innocence des enfants, ni la chasteté des femmes, ni les plus saintes vertus ne trouveront ni grâce ni pitié. Qui n'a reculé d'épouvante en songeant à l'avenir? Nos cités seraient en feu, nos rics et nos maisons teintes du sang de nos amis, de nos frères, de nos enfants et de nos femmes? Cette vision, on l'écarte de sa pensée avec autant de précipitation qu'on écarte une peinture pleine de terreur qui vous fait faillir le cœur. On ferme les yeux pour ne point voir, on s'étourdit pour ne pas réfléchir, et on danse à cœur joie sur un volcan en attendant que le cratère s'entr'ouvre. Il y a dans le nombre des peureux qui ont pris d'infaillibles mesures pour fuir en pays étranger! Les lâches! Chercher leur salut dans la fuite! Mais ce ne sont pas des français! car tout bon français doit faire face au péril, il doit le défier. A la vue du danger suprême son cœur doit s'enflammer, et, loin de fuir, il luttera avec ce

coupage terrible que l'on n'admire pas dans notre patrie, parce qu'il est commun à tous les Français qui ont à cœur l'honneur national.

Vous avez déjà pu vous convaincre de la haute supériorité des discours de notre illustre Berryer en réponse à l'amendement de M. Jules Favre. (1) Qui l'aurait cru! Jules Favre prendra chaudement et surtout si démocratiquement la défense du clergé Français! Vraiment, messieurs les desservants de la Ste. Eglise de France sont bien dénaturés et bien ingrats de ne pas avoir envoyé une couronne d'immortelles monstre à un si digne représentant! Et, ô horreur! pas une voix ecclésiastique tant petite soit-elle, n'a adressé une seule lettre de félicitation à l'illustre montagnard! Pas un bravo même ne s'est fait entendre!... Pauvre Jules Favre, au fond de votre cœur navré de douleurs, vous vous êtes sans doute irrité, vous en prenant à la France de l'ingratitude de ses enfants: ingrate patrie, tu n'auras pas mes os! En descendant de la tribune, le citoyen Favre prononçait déjà des regards triomphants et se flattait hautement d'avoir vaincu les adversaires de son amendement, quand, la belle et radieuse physionomie de M. Berryer se montra à la tribune. Ah! le silence le plus profond, souvent interrompu par des trépignements d'applaudissements presque unanimes, sont venus prouver au groupe de la montagne que leur collègue Jules Favre avait trouvé son maître et que son amendement était en danger. Et la majorité attentive, immobile, anxieuse, était tout yeux et tout oreilles pour voir et entendre ces gestes et cette voix si éloquente, si mélodieusement énergique, si sincère et surtout si religieuse. Ce qui a beaucoup prouvé en faveur de cette majorité compacte, c'est quand M. Berryer a parlé si spirituellement bien de la confession, cette charge si redoutable pour un jeune prêtre surtout; alors tous les membres se sont levés, vivement émus, sous l'impression de doux sentiments religieux, et leurs braves mille fois répétés ont été un acte de foi énergique et solennel. A ce moment là, un illustre personnage se trouvait dans une des tribunes réservées au public, et quand il vit cet élan unanime en faveur de la religion il s'écria: "Non, la France ne périra pas, parce que, sans qu'elle le sache et sans qu'on s'en aperçoive, elle a beaucoup de foi et de religieuses vertus." En descendant de la tribune, cet illustre homme de bien, nous avons eu une nouvelle exhibition de Victor Hugo à la Bug-jongal. Cette fois du moins, il n'a pas fait gémir beaucoup de cœurs par une nouvelle exposition d'apostasie, le sujet ne l'exigeait pas; mais il a été drolatiquement mélodramatique. Il avait pris la pose et les paroles les plus tristes et les plus piteuses, bien propres à attirer des regards, mais, hélas! la majorité s'est contentée de beaucoup rire et chuchoter sans prendre en considération les paroles que l'orateur apostat disait en faveur des déportés. Victor Hugo est de ce nombre d'hommes qui veulent bon gré, mal gré, acquiescer à une popularité; ne pouvant l'obtenir par des talents illustres et par de grandes vertus qui seuls font les vraies popularités, ils se lancent à la poursuite des fausses popularités, en employant tous les moyens, quel qu'ils soient.

En somme toute, au milieu de ses plus grands dangers, la France ne cessera jamais de trouver à rire. Cette loi de déportation, sujet peu gai par lui-même, a beaucoup amusé nos représentants à la première discussion. Les montagnards disent bien haut à leurs collègues de la majorité que ce sont eux qui vont appliquer la loi, puis ils répètent le jeu de mots sur le nom d'une des îles Marquises désignée pour la déportation.

Cette île se nomme Koukaïva, et les montagnards disent: *Berryer-y-va, Molé-y-va, Montalembert-y-va, Larochejaquelein-y-va*, etc! Ceci se dit en riant, mais il est plus que probable que si les montagnards arrivent au pouvoir, ils le feront comme ils le disent, et ce serait trop beau pour eux s'ils s'en tenaient là. Le véritable organe des pensées et des actions du président de la république, le *Napoléon*, a publié ces jours-ci un article intitulé: *Les Socialistes et l'Empire*. D'étranges illusions font dire à Louis Bonaparte que le nom seul de Napoléon suffit encore aujourd'hui à la France pour la protéger contre le socialisme... Tristes et funestes illusions qui redoublent notre anxiété et nos craintes. Au lieu de penser sérieusement à bien gouverner notre patrie, L. Napoléon rêve constamment les coups inattendus de la fortune, qui, par la magie toute puissante, selon lui, du nom de Napoléon, lui feront surmonter toutes les crises et lui donneront un pouvoir extraordinaire. Aussi, plein de confiance en ce qu'il appelle son étoile, vit-il dans un état de quiétude, de slegme imperturbable et d'inaction criante, qui choquent et qui étonnent tous ceux qui ne sont pas sous le charme influent de ces illusions lumineuses. Les clairvoyants, eux, voient une couleur toute différente; les progrès menaçants du socialisme sont loin de justifier cette vertu immense du nom de Napoléon, et, nous pourrions bien être, un jour de surprise, emportés par la tempête, pendant que Louis Bonaparte, les mains derrière son dos, le nez au vent, en serait en-

core à contempler son étoile napoléonienne. Qu'on le sache bien, nous vivons dans le siècle des contrastes, des péripiéties et des surprises: malheur à qui ne prendra pas garde, il sera enseveli dans la lave bouillonnante.

Quoiqu'en disent certains hommes et certains journaux optimistes, l'avenir est toujours aussi sombre et aussi incertain. On ne voit aucune issue à la déplorable situation qui nous entoure. Les élections du 10 mars ont révélé la plaie causée par le socialisme, ont détruit toute confiance dans les esprits, et ont fait naître plus forts, plus tenaces que jamais de lugubres pressentiments qui nous assiegent tous. Un vent loud, pareil à celui qui précède les nuits d'orage, semble poser sur notre atmosphère, et tout prouve que la France touche à une catastrophe prochaine. Mais toutes ces raisons réunies doivent-elles nous faire douter de toute espérance et de toute joie en l'avenir? Plaçons-nous en chrétiens, et voyons si la société est aussi gangrénée qu'elle semble l'être de prime abord! L'incrédulité a fait, hélas! de grands ravages dans les cœurs, mais la foi, a multiplié ses conquêtes et ses triomphes. Quand vit-on le clergé de France plus dévoué, plus uni à son chef visible, plus irréprochable dans sa conduite et dans ses mœurs que de nos jours? La tempête a emporté beaucoup d'ordres religieux, mais quelle édification nous offrent ceux qui nous restent!

Que de mains et de regards tournés vers le Ciel! Que de labeurs consacrés aux œuvres de la foi!... Je le dis hautement, à la gloire de ma bien aimée patrie: Non l'Eglise de France n'a rien perdu de sa fécondité et de sa vie. On l'a vue à l'œuvre et le monde est encore sous l'émotion des prodiges qu'elle a opérés et qu'elle opère sous toutes les formes. Ne l'a-t-on pas vue exerçant sa charité multipliée sous toutes les formes? Nos cœurs ne sont-ils pas attendris jusqu'aux larmes au souvenir des prodiges qu'elle vient d'obtenir jusque dans les bagnes? Et puis, pour montrer aux impies que les Jésuites et les Dominicains ne font plus peur, une foule nombreuse et avide se presse autour des chaires sacrées occupées par ces religieux. La religion reçoit de toutes parts les plus éclatants hommages.

L'expédition de Rome est-elle déjà si loin de nous, que nous n'y pensions déjà plus? Ne prouve-t-elle pas à elle seule à quel haut degré la France est pleine de foi spontanée qui prouve toute sa sincérité? Et notre brave armée au sein de la ville éternelle ne trouve-t-elle pas la source d'un religieux bonheur à l'ombre de ces vastes basiliques et des fervents conseils des courageux membres du clergé de Rome? Je n'ai pas à m'étendre sur ce si beau, si sublime et si vaste sujet, mais je vous renvoie à l'incomparable lettre adressée à Mgr. l'Archevêque d'Avignon par M. Alph. Mission, prêtre de son diocèse, intitulée: *Le soldat Français à Rome*. Les larmes m'en sont venues aux yeux en la lisant, et si par un hasard étrange nos journaux de France ne vous en avaient pas donné connaissance, veuillez me le dire, je m'empresserais de vous l'envoyer immédiatement; je tiens essentiellement à ce que vous la lisiez. Pour en revenir à notre sujet, n'avons-nous pas vu dernièrement les fils de Voltaire tendre la main aux fils des croisés pour la défense de l'Eglise? Et au sein même de notre assemblée, réelle image du pays, n'existe-t-il pas une majorité imposante qui applaudit avec transports à l'apologie de la discipline ecclésiastique et des dogmes sacrés?

Tout ceci est-il faux? est-ce le fruit d'une imagination partielle et exaltée. J'ai dit froidement, impartialement la vérité, et assez de personnes tant soit peu animées de bonne foi, seraient là pour soutenir par leur témoignage la vérité que je viens d'avancer. Eh! bien, que des misanthropes incroyables, nous disent donc que notre patrie n'en a pas pour dix ans de vie, je ne le crois pas! Pour des tempêtes, des catastrophes terribles, effroyables, oui, j'y crois, je m'y attends; mais de *finis Français*, non, non, pas sitôt! La sainte bible nous apprend que Dieu ne demandait que dix justes pour sauver Sodome, eh bien, je garantis que dans notre France, dans notre Lyon surtout, il y aura toujours un nombre d'âmes suffisant pour détourner le cours de sa colère, et rendre à notre belle patrie, après les jours d'épreuves et de calamités publiques, le bonheur, la paix et la sécurité. Dieu s'est plu depuis certaines années à confondre constamment la politique humaine qui nous régit, parce qu'il veut forcer les hommes à la prière d'intervenir davantage et plus directement dans le gouvernement de la société. Ainsi, que les hommes de foi aient donc confiance et ne craignent point. Que son nom soit donc notre sauvegarde et notre invocation! Non, Dieu ne peut, ni ne veut laisser périr un peuple, chez lequel la séve de vie produit encore bien de fertiles rameaux; et puis qu'un poète de notre époque a dit récemment: *non jurta est, s'en prenant simplement à un hasard, remplis d'une céleste espérance, il nous permettra de nous écrier bientôt, avec un plus grand et plus sage poète, ce cher refrain d'espérance: Merges profundo, pulchrior evenit. Courage donc, prenons la croix pour égide, armons-nous contre les barbares de l'intérieur autant qu'contre les pour toujours, et après avoir invoqué la Divine Providence, écrivons-nous comme toujours, comme aux beaux jours de notre patrie et comme nos preux chevaliers: Vive la France!*

Une bonne nouvelle est venue combler de joie les catholiques du diocèse de Lyon. Son Eminence le Cardinal-archevêque de Lyon vient d'annoncer l'ouverture du concile provincial de Lyon pour le 30 juin, à 10 heures du matin. Déjà le chapitre de la primatiale de St. Jean a nommé ses délégués et cinq évêques suffragants sont avertis de se tenir prêts. Ce concile, présidé par notre bien aimé Cardinal de Bonald, réunira un grand nombre de pères, illustres par leurs vertus et leurs talents. L'héroïque et vénérable Père

Mortier général de l'ordre des Chartreux, malgré ses cent ans, a promis d'être exact si Dieu lui accorde vie et santé. Comptez sur moi en temps et lieu pour vous en donner d'amples détails.

Si cela vous intéresse, je vous annonce que le Président de notre République vient d'autoriser la fondation d'une caisse de retraite en faveur des employés et ouvriers de la fabrique lyonnaise. Pour peu que cela vous intéresse je vous donnerai ultérieurement des détails à ce sujet.

Ce qui pour moi, pour vous, et pour tous les catholiques de l'univers, vaut mieux que toutes les nouvelles possibles, est la rentrée de notre bien aimé Pie IX à Rome. Il est parti de Portici le 4 courant, et à l'heure où je vous écris il doit être à Rome. Nous attendons d'un instant à l'autre une dépêche télégraphique qui nous annoncera cette heureuse nouvelle. Aucun autre détail plus positif que ceux décrits par M. Balleydier.

Le sénat de Turin vient de voter à la majorité de 52 voix contre 29, la loi du fameux Sicaardi, abolissant les privilèges ecclésiastiques, loi contre laquelle la cour de Rome et l'épiscopat piémontais tout entier n'ont cessé de protester. Puisse le Piémont ne pas apprendre bientôt, à ses dépens, ce qu'il en coûte à une nation de venir se heurter contre la pierre angulaire de l'Eglise. A l'occasion de cette malheureuse loi, l'Archevêque octogénaire de Chambéry a prononcé avec un calme et une dignité remarquables, un éloquent discours. Il a vivement et douloureusement impressionné quand il a dit aux ministres piémontais: "Lorsqu'en passant dans les rues de votre cité, j'ai vu que l'on insultait à ma robe épiscopale, et à mes cheveux blancs, ce n'est pas moi que j'ai plaint, j'ai plaint la ville où de pareilles insultes sont tolérées."

Le ministre Sicaardi est resté coi et en de l'honneur. Toutes les autres puissances sont tranquilles pour le moment.

M. L. M. C.

A propos du discours de M. Berryer, dont parle notre Correspondance Lyonnaise, la Gazette de Lyon reproduit la lettre suivante, datée de Paris:

"Tous les journaux constatent, les uns par leur admiration, les autres par leurs injures, le magnifique triomphe oratoire de M. Berryer. L'assemblée était très impatiente d'entendre de si importantes questions religieuses traitées par un orateur tel que Jules Favre, et elle a suivi de très près la discussion quand M. Berryer est apparu à la tribune. Aussi, tôt par l'attitude, le regard, le rayonnement lumineux de la belle figure de M. Berryer, l'assemblée a vu que le *mesis divinior* agitait l'illustre orateur, et un frémissement électrique s'est communiqué sur tous les bancs. L'attente générale n'a pas été trompée, et jamais l'éloquence de M. Berryer ne s'est élevée à une plus grande hauteur. Il s'est vu dans des circonstances aussi extraordinaires que celles que nous traversons, pour voir une assemblée française acclamant l'éloge de la confession. Quand M. Berryer a parlé, avec un accent admirable, de cette disposition qui porte à s'annoncer devant le prêtre, et à venir lui dire sa vie tout entière... les applaudissements énergiques de la majorité de l'assemblée ont été un acte public et solennel de foi.

Pendant que ces paroles ranimaient la croyance dans un grand nombre de cœurs, j'avais dans un coin obscur de l'assemblée, à l'extrémité de la montagne, un homme dans le cœur duquel les éloquentes paroles de M. Berryer ne ranimaient que le remords. Il est arrivé à un moment où ce remords agitait cette âme, c'est quand M. Berryer a parlé des prêtres qui supportaient impatiemment le joug de l'Eglise, et qui sont sortis violemment de son sein... un homme petit, maigre, l'air noble, le dos voûté, la tête grisonnante, les yeux caves, regards, ja mais fixés en face, la figure livide, s'est levé de ce coin obscur de l'assemblée, et, malgré les efforts de ses voisins a quitté la salle, emportant une poignée de main de M. Pierre Leroux. Vous avez nommé cet homme. "C'est le malheureux abbé de Lamoignon..." signé: ...représentant...

On lit dans le *Spectateur* de Dijon: Le jour de Pâques, l'affluence était si grande dans les églises de Dijon, que nombre de fidèles ont dû renoncer à l'espérance de pénétrer dans l'intérieur, et se résigner à suivre du dehors les saints offices.

On nous écrit de Lyon: Vous avez sans doute lu dans l'*Ami de la Religion* des détails très curieux et très intéressants et surtout très consolants sur la communion passée des hommes à Notre Dame de Paris. Le nombre des communicants, appartenant à toutes les classes et à toutes les positions de la société, s'est élevé à quatre mille hommes environ.

Enfin, pour vous compléter ces quelques détails consolants, je vous transcris les lignes suivantes extraites du *Moniteur Catholique*:

Nous constatons avec bonheur l'empressement avec lequel les offices de la semaine sainte ont été suivis dans toutes les églises de Paris.

La capitale a offert à ceux qui croient à l'efficacité du repentir et de la prière, un spectacle plein d'espérance et de consolation. Jamais peut-être on ne vit dans nos temples une plus grande affluence de chrétiens de tout âge et de toute condition. A Notre Dame, en particulier, le R. P. Ravignan, rendu enfin à cette chaire d'où les fatigues glorieuses de son apostolat l'éloignaient depuis trop longtemps, avait ouvert, le lundi saint, une retraite spécialement destinée aux hommes. Les cinq nefes de l'imposante basilique étaient trop étroites pour contenir les flots d'auditeurs qui, chaque soir, accouraient, avides d'entendre la parole sainte. Cet exemple de retour vers Dieu est imi-

té, nous le savons, sur un grand nombre de points de notre France, qui s'est montrée si chrétienne dans toutes ses épreuves. Lyon surtout s'est distingué très avantageusement. Que ce mouvement se propage, et les ténédres qui enveloppent et menacent nos destinées se dissipent. Dieu ne voudra pas perdre une nation qui l'invoque avec tant d'ardeur.

BIBLIOGRAPHIE.—Presque tous les journaux italiens contiennent la note suivante:

Après cinq mois de séjour en Italie, M. Alphonse Balleydier, auteur d'une histoire de Pie IX, et de plusieurs autres ouvrages estimés, retourne dans sa famille à Lyon sa patrie natale, puis à Paris pour y publier de précieux documents qu'il a recueillis à Rome, et ceux que le Souverain Pontife à Portici et le roi des Deux Siciles à Naples, ont bien voulu mettre à sa disposition. Le mérite de l'écrivain, l'excellent esprit qui l'inspire, nous font un devoir de recommander l'ouvrage qu'il va publier sous le titre de: *Histoire de la Révolution Romaine*, tableau religieux, politique et militaire des années 1847, 48, 49, et 1850...

Le Steamer "Niagara" apportant des nouvelles d'Europe de 7 jours plus récentes, est arrivé à Halifax mardi à 6h du matin.

M. Brownson, dont les savantes Lectures ont tant intéressé nos citoyens de Montréal et de Québec, a laissé notre ville, ce matin, pour Boston. Nous apprenons avec peine que M. Brownson était un peu indisposé.

Nouvelles et Faits Divers.

La Gazette de Gaspé dit être bien informée que M. William Cuthbert se propose de résigner sa charge de député du comté de Bonaventure. La santé délicate de ce monsieur est, d'après le même journal, la raison qui lui fait une nécessité de cette retraite, malgré les instances réitérées de ses amis.

ACCIDENT.—On nous informe qu'un accident déplorable a eu lieu à Varennes. Les nommés Labrecque Chartrand, de Montréal, travaillant au haut d'une des tours de l'Eglise, tombèrent tous deux de l'échafaud qui les supportait. M. Labrecque est aujourd'hui mourant. M. Chartrand plus heureux, a eu le bonheur de saisir un câble dans sa chute, et n'a pas reçu de contusions sérieuses.

INCENDIE.—Jedi, le 2 courant, les granges, étables et bœufs de M. James Morris, de Chabaly, ont été brûlés. Ce fut vers midi que l'accident eut lieu: on croit que c'est l'œuvre d'un incendiaire. Quelle atroce éruption et quelle malice infernale!

PERTE DU VAPOR "COMMERCE".—Le vapeur Commerce, à bord duquel une partie du 23e régiment se rendait à Port-Hope, s'est heurté contre un autre bâtiment, sur le Lac Erie, et un officier, 23 hommes et 13 femmes et enfants, ont perdu la vie. On ne connaît pas encore les particularités de cet accident. Il court un bruit que le Dr. Grantham, Assisant-Chirurgien du 23e régiment, est l'aspirant officier qu'on dit avoir perdu la vie.

CATASTROPHE DE PORT D'ANGERS.—M. le ministre de la guerre a porté à la tribune le nouveau d'un affreux malheur qui a signalé le passage à Angers d'un bataillon du 11e léger, se rendant en Afrique.

C'est l'événement qui donne les détails les plus complets sur cette douloureuse catastrophe. Nous reproduisons ses correspondances. On écrit d'Angers, 16 avril, à ce journal: "Une effroyable catastrophe vient de porter le deuil et la désolation dans la ville d'Angers. Le pont en fil de fer sur le Maine, s'est rompu sous le poids d'un bataillon du 11e léger qui le traversait.

Ce régiment, mis à l'index de l'armée à cause de ses opinions démocratiques, et qui pour cette cause, est renvoyé en Afrique, avait déjà en deux bataillons de passage à Angers. On avait eu devoir les congédier, et cette congédie avait donné lieu aux bruits ridicules de révolte, dont certains journaux blancs de la localité se sont faits les interprètes.

Aussi, dans la crainte de manifestations tout-à-fait imaginaires, on résolut de ne pas faire passer le bataillon par le pont de pierre situé au cœur de la ville, et aboutissant à des fréquences. Des sergents-de-ville, furent envoyés au devant de la troupe pour lui indiquer le passage du pont de fil de fer et pour éloigner les curieux.

Maintenant, est-ce oublié de la part du lieutenant-colonel, ou bien avait-il reçu l'ordre de passer ses troupes le plus possible? (Je crois que le pas fut rompu.) Quoi qu'il en soit, le bataillon entra sur le pont absolument comme s'il était sur une route ordinaire, et, en quelques instants, 700 hommes le chargèrent; et vous savez qu'une seule compagnie doit s'engager entre les deux piles d'un pont suspendu.

Les sapeurs, les tambours, et une partie de la musique avaient dépassé le pont, lorsqu'un craquement épouvantable se fit entendre; les deux colonnes de la pile nord se détachèrent de leurs bases, et tombèrent dans la Maine, en entraînant les malheureux soldats qui venaient à peine de poser le pied sur le pont. Tous les soldats se renversèrent en arrière, les uns sur les autres s'enfermant avec leurs baïonnettes, et tout disparut.

On s'occupa immédiatement de tous les moyens de sauvetage dont ne pouvait disposer; mais le vent, excessivement violent, rendait la rivière très-houleuse et le sauvetage très-difficile. Beaucoup de militaires furent sauvés, mais la plupart étaient blessés, soit de leur chute, soit des baïonnettes de leurs camarades. Beaucoup aussi ne reparurent plus; on en estime en ce moment le nombre de deux à trois cents; mais je crois ce chiffre exagéré au moins de la moitié.

"Je n'entreprendrai pas de vous dépeindre le tableau de désolation que présentait le bord du Maine, ni de vous répéter les épithètes que le peuple adressait à ceux dont la funeste négligence avait causé un aussi affreux événement.

"Je vous écris en grande hâte, sous le poids d'une émotion encore trop profonde pour pouvoir choisir mes termes et vous rendre d'une manière bien exacte les divers incidents de cette scène de désolation; mais avant de fermer ma lettre, permettez-moi de joindre ma voix à la clameur publique, et de demander une enquête sévère dont le résultat fera sans doute connaître celui dont les ordres ont pu causer un aussi fatal événement."

PHENOMENE ASTRONOMIQUE.—Peu de temps après que le système de Copernic eut commencé à être compris, un vieux fermier du Connecticut, alla trouver le pasteur de son village et lui posa cette question: "Ajoutez-vous foi au conte ridicule que la terre tourne autour du soleil?—Certainement, j'y ajoute foi, répondit le pasteur.—En ce cas, dit le fermier, cela est contraire à l'Écriture-Sainte, car, si la terre tourne autour du soleil, comment Josué a-t-il pu ordonner au soleil de s'arrêter.—Hem! dit le pasteur en se grattant l'oreille... Josué a ordonné au soleil de s'arrêter, hein?—Oui.—Et le soleil s'est arrêté n'est-ce pas?—Sans doute.—Très bien. Il s'est donc arrêté... Mais avez-vous jamais entendu dire qu'il l'ait fait repartir?—Non.

M. Wilmington, voyageur anglais, qui depuis peu de jours est de retour de Madagascar, rapporte que Radana, dernier roi de ce pays, a été enterré avec toute sa garde-robe et avec tous les objets dont il se servait habituellement.

La tombe de ce prince renferme 49 chaupes, 155 habits et vestes, 96 gilets, 171 pantalons, 53 paires de gants, 47 cravates, 54 paires de bas, 37 chemises, 38 paires de bottes avec ou sans éperons, 22 paires de souliers, 9 paires d'épaulettes d'or, 24 poignards, 8 paires de pistolets incrustés d'or et d'argent, 10 sabres et épées, 1 fusil de classe, 21 fusils ordinaires, 1 scepe en ivoire à tête d'or, 3 montres en or, 1 chaîne de montre en or, 18 bagues en or, pour la plupart garnies de pierres; 2 plats d'argent, 1 plat à poisson en argent, 1 soupière avec sa cuiller en argent, 1 sablier en argent, 1 paire de flambeaux en argent, 1 grand vase d'or, 1 bougeoir. Scafrics en cristal, 4 paires à verre, 6 spallottes de cheveux tues express, à l'occasion de la mort du roi; une caisse contenant 30 bouteilles de vins de France rouges et blancs; un sac de cuir renfermant 10,500 piastres d'Espagne (51,500 fr.) etc., etc.

GLORIEUX BILAN DES SAITS DE LA RÉPUBLIQUE, COMMENCÉ LE 1er JANVIER.—Du 1er décembre 1795, c'est-à-dire pendant trente-sept mois de deuil, de destruction et de guerre civile, il y a eu:

Table with 2 columns: Location and Number of victims. Includes Paris, Lyon, Marseille, Toulon, Nantes, etc.

En somme, dans ces six départements réunis, y compris les villes qui n'ont pas été nommées, les victimes des monts nards se sont élevées, pendant les trente-sept mois précités, à deux millions vingt-deux mille neuf cent trois.

INCENDIAIRES A LA NOUVELLE-ORLÉANS.—On lit dans l'Abbe de 16 courant: "Les incendies, au lieu de diminuer, deviennent de plus en plus fréquents. Les cloches sont en branle jour et nuit. Les pompiers, harassés, exténués, sont à peine de retour chez eux, qu'il leur faut accourir de nouveau sur le théâtre d'un autre incendie. Les incendiaires sont à l'œuvre dans tous les quartiers et surtout dans la seconde municipalité. Une pondaison prodigieuse en ce moment un excellent effet. Que la justice arrête donc un des misérables qui promènent la torche incendiaire dans notre ville, qu'on le juge et qu'on l'envoie au gibet, la peine de mort est un châtiment terrible, mais il s'agit en ce moment du salut des familles, du salut des femmes et des enfants, dont les jours sont sans cesse menacés et qui peuvent d'un instant à l'autre périr dans les flammes. Le maire, qui a déjà offert une récompense de cinq cents piastres pour l'arrestation d'un incendiaire, vient de publier une nouvelle proclamation dans laquelle il engage les citoyens à seconder les efforts de la police en organisant des patrouilles. Ce conseil sera suivi, et nous espérons bien que l'on finira par mettre la main sur un des malfaiteurs. Celui-là servira d'exemple, comme autrefois Tricotti, et les incendies cesseront."

AUX ÉMIGRANTS A CHICAGO. Les familles qui se proposent d'émigrer à CHICAGO feront bien de lire la lettre suivante qui nous est adressée de Buffalo. Elle verra qu'il est plus avantageux de prendre passage à Montréal que pour jusqu'à Buffalo; car, quand elles ont payé le pas jusqu'à Chicago, on leur fait souvent attendre deux jours pour le vaisseau qui leur est destiné. De manière que leur voyage est retardé et leurs dépenses augmentées par leur résidence forcée à Buffalo. Si elles arrivaient à Buffalo sans engagement, elles seraient libres de prendre le premier vaisseau venu pour les conduire à leur destination.

M. L'ENTREUR.—Voulez-vous bien mentionner dans les colonnes de votre journal que la plupart des passagers sur cette route qui viennent de Montréal, sont généralement trompés quand ils payent leur passage jusqu'à Chicago. Ils demeurent quelques fois six jours attendant le steamer; tandis qu'ils payaient leur passage seulement jusqu'à Buffalo, ils ne seraient pas retardés sur leur route, mais ils pourraient prendre le premier steamer qui laisserait le port.

JOSEPH HOMER.

10 mai 1850.

(1) N. B. L'espace nous a manqué pour reproduire le discours de M. Berryer, auquel il est fait ici allusion. Voici substantiellement quelle fut l'occasion de ce discours. On parlait dans l'Assemblée du budget des cultes, lorsque M. Jules Favre, représentant très-hostile à l'Eglise, se mit en scène et plaça la cause des Prêtres Desservants en France. Bien que sa religion soit à peu près celle des moines, il s'aventura à parler de discipline ecclésiastique, et, pour tenter, sans doute, de semer la zizanie dans l'Eglise, il se prononça avec un zèle chaleureux en faveur du jeune clergé. Il ne devait plus être dit, il comme il est aujourd'hui, dans une position précaire et dépendante des Evêques. Mais tous les cœurs devaient être émus. C'est pour contredire ce point de vue que M. Berryer prononça le discours qui lui attira des applaudissements si mérités. (R. M. R.)